

la manufacture de livres



Aven



LILIAN BATHELOT

Aven

Lilian Bathelot

Aven

roman


la manufacture de livres

Ce roman est soutenu par le programme HITTS – Heritage, Innovation, Territory, Tourism, Sustainable – cofinancé par l'Europe au titre du FEDER dans le cadre de l'Interreg SUDOE.

**Interreg
Sudoe**



Co-funded by
the European Union

HITTS

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782385533519

© La Manufacture de livres

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Conformément aux prescriptions de la Société des lettres, sciences et arts de la Lozère, ce texte adopte l'orthographe « cause Méjan », là où le français écrit habituellement « Méjean ».

« Méjan », qui signifie « du milieu, médian » en occitan, renvoie à la situation géographique du lieu, au cœur des Grands Causses. La graphie francisée par homophonie avec le prénom « Jean » efface cette notion.

ROMAN : œuvre littéraire [...] mêlant le réel et l'imaginaire, et qui [...] cherche à susciter l'intérêt, le plaisir du lecteur, [...] sur un arrière-fond moral, métaphysique.

Extrait de la définition du CNRTL

(Centre national de ressources textuelles et lexicales)

Le karst façonne le relief des causses, creuse les avens.

En surface, il offre à la vue une étendue uniforme,
rocailleuse, volontiers monotone et
parsemée d'ornements parfois remarquables:
dolines, lapiaz et chaos de rochers.

Sous la surface,
il recèle une multitude de cavités mystérieuses,
tout un monde d'avens, d'abîmes, de grottes,
de gouffres, de boyaux, de rivières et de lacs,
souvent féériques, à l'occasion inquiétants,
que le peuple du causse protège depuis toujours,
en préservant ses secrets.

*Préhistoire, néolithique moyen,
au cœur du territoire du clan des hautes terres du milieu,
sur le causse qui ne s'appelle pas encore Méjan,
mais se situe déjà au beau milieu des Grands Causses ;
entre celui du nord, qui deviendra de Sauveterre,
et les deux du sud qu'on nommera
causse Noir et causse du Larzac
quelques millénaires plus tard.*

Depuis bien des battements de cœur, la Mère des oracles tient sa face tournée vers le ciel, le cou penché en arrière dans un angle étrange qui lisse sa peau fripée. De ses yeux mi-clos, la vieille femme interroge la danse des nuages, implorant qu'elle accepte de lui envoyer un augure. Au bout de son bras gauche levé vers le ciel, sa main serre le foie d'une chèvre, qu'elle tient par un lobe. Le sang de l'organe encore tiède coule le long de son bras jusqu'à l'épaule en traçant des sillons rouges qui dégringolent sur son torse nu, sur ses longues jambes noueuses, sur ses pieds pour finir sur le sol de rocaille.

Dans un silence froissé par les murmures du cause alentour, chacun a les yeux rivés sur le visage parcheminé de la doyenne des chamanes. Son autre main, la droite, pend vers le sol et tient dans sa paume l'amulette de fertilité dont seul le cordon de cuir lesté de perles d'os reste visible.

Tous les membres du clan scrutent les frémissements du visage de la vieille chamane prostrée, et le cœur d'Orhak bat fort dans sa poitrine. Son sort dépend des augures que les Esprits daigneront envoyer à la Mère des oracles qui les appelle en silence. Le regard d'Orhak peine à se détacher de la main qui tient l'amulette qu'elle a dû remettre à la Mère du clan. C'est un chamane du temps des ancêtres qui a façonné cette petite corne de bouc enroulée sur elle-même jusqu'à former un cercle complet. Ce gri-gri a été sculpté dans une tête de fémur, un fémur de bouc bien entendu, aujourd'hui poli par l'usage et les ans. Le cordon qui passe au travers de l'anneau d'os est en cuir de chèvre et porte plusieurs perles en os qui représentent de minuscules paires de pis.

Sous la pression de nombreux membres, le Père du clan lui a demandé de rendre à la Mère des chamanes la petite corne de bouc sacrée qui doit appartenir à la gardienne de la fertilité des troupeaux.

Le clan compte quatre chamanes, quatre liens entre les humains et les Esprits qui tantôt les protègent, tantôt les menacent. Deux hommes et deux femmes qui, sous le patronage de la Mère, doivent, chacun à sa manière, attirer la protection des Puissances du ciel sur un aspect particulier des nécessités du clan.

Orhak est l'une d'entre eux, à la fois gardienne des eaux et gardienne de la fertilité des troupeaux.

Personne dans le clan n'aurait pensé à formuler le moindre reproche à la gardienne des eaux, car, depuis qu'elle assure cette charge dont le totem est un cristal de roche, le liquide vital n'a jamais manqué. Dans deux grottes citernes, de nombreuses jarres de céramique se remplissent inexorablement des suintements qui gouttent des stalactites. Il y a quelques étés, c'est Orhak qui, guidée par l'esprit du cause, a découvert la seconde grotte citerne, encore plus productive que celle qui vient du temps des ancêtres. Le clan ne craint plus les étés les plus arides. La vision désolante des plantations d'engrain qui naguère séchaient parfois sur pied à la fin de l'été est devenue un mauvais souvenir.

Mais pour la gardienne de la fertilité des troupeaux, c'est une autre paire de manches. Le bétail pâtit depuis plusieurs années d'un mal inconnu, et les femelles deviennent moins fécondes malgré les rites et les prières d'Orhak. Ce mal étrange que les femmes médecins ne savent pas combattre est tombé sur le clan comme une malédiction. Les chèvres donnent moins de chevreaux ; beaucoup d'agneaux, de porcelets naissent trop chétifs pour survivre.

Les chasses que l'on a dû multiplier ne remplacent pas le lait qui manque souvent au clan depuis deux printemps, mais, au moins, la viande des gibiers remplace celle des vieilles truies et des agneaux qu'on n'ose plus abattre dans l'espoir de les voir faire de nouveau prospérer le cheptel.

Lorsque, à la dernière saison des naissances, de nouvelles déconvenues ont rincé les espoirs, certains ont commencé à

douter de leur chamane. Mais la Mère des oracles avait fait taire les murmures en confirmant solennellement Orhak dans sa mission sacrée. La dévotion que chacune et chacun conservait envers la gardienne des eaux avait fait le reste, et les critiques s'étaient tues.

Puis elles étaient revenues, gonflées par cette saison calamiteuse. La fronde avait été si générale cette fois, que la Mère des oracles n'avait eu d'autre alternative que de demander au Père du clan de provoquer la présente cérémonie pour que les oracles disent si Orhak demeurait digne de cette charge, ou s'il fallait l'en démettre.

Il y a une lune, Orhak avait dû remettre l'amulette de fertilité à la Mère qui la tenait aujourd'hui dans son poing. Si, démise de la mission de gardienne de la fertilité, elle devait ne jamais récupérer le talisman, le déshonneur tomberait sur elle. De mémoire d'humain, jamais une telle noircissure n'avait frappé un chamane du clan.

La mélopée très basse qui plane maintenant sur le clan silencieux semble sortir directement de la poitrine de la Mère qui tient sa bouche close. Une sourde modulation de sons graves qui vibrent dans les entrailles de chacun, et la même émotion traverse tout le groupe lorsque, tout à coup, la mélopée lancinante est percée d'un cri aigu jailli du gosier de la Mère : trois vautours fauves viennent d'apparaître au-dessus des grands rochers du levant. Très haut dans le ciel, presque aussi haut que les nuages, les trois oiseaux imposants planent lentement dans les ascendances de la fin du jour sans un battement d'ailes.

Autour de la Mère, tous les regards suivent leur vol lent

décrivant une large courbe qui les amène à la verticale du village. Là, ils infléchissent leur trajectoire, et leur vol immobile les mène maintenant en direction du sud, de plus en plus vite, jusqu'à se fondre dans l'azur des cieux sur la ligne d'horizon. Les regards quittent alors le ciel pour revenir sur la Mère du clan dans sa pose hiératique.

Elle ouvre en grand ses paupières mi-closes, secoue sa tête comme si elle sortait d'un rêve, puis laisse ses yeux vairons flotter sur l'assistance, fixer un à un chaque visage, et chacun se sent pénétré par l'intensité de ce regard étrange. Quand elle est certaine de n'avoir oublié personne, elle replie son bras gauche toujours tendu vers le ciel jusqu'à ramener le foie de chèvre juste devant ses yeux. Elle l'examine un instant, puis mord à pleine bouche dans le plus gros des lobes, arrache un morceau de chair qu'elle mastique longuement avant de l'avalier, indifférente au sang qui macule son visage et coule de ses lèvres. Puis elle desserre son poing droit, dévoilant l'amulette de fertilité qu'elle dépose sur la pierre plate qui se trouve à ses pieds. De gestes lents, elle plante ses deux pouces entre les lèvres du trou laissé par le morceau de chair arraché et les écarte fermement jusqu'à déchirer la chair en deux parties à peu près égales.

Après avoir déposé les deux moitiés de part et d'autre de l'amulette sur la pierre d'autel, elle les scrute longuement en silence. De petits mouvements agitent ses lèvres, comme si elle psalmodiait des mots inaudibles. Puis elle recule d'un pas pour observer avec la même intensité les taches que les coulures du sang qui ont parcouru son corps ont laissées à ses pieds.

Quand elle a terminé son inspection, elle hoche la tête à plusieurs reprises avant de plonger ses mains dans une jarre d'eau pour les laver avec soin jusqu'aux coudes, ignorant les coulures de sang qui sèchent sur son visage et le reste de son corps.

Elle se redresse et prend encore le temps de regarder toute l'assistance avant de prononcer ses premiers mots dans un silence religieux, les yeux fixés sur le Père :

– Notre Père du clan, autorises-tu la Mère des oracles à dire les présages au clan réuni ?

Le vieillard, seul à se tenir assis sur un rocher commode, hoche gravement la tête :

– Je te le demande, Mère. Parle, si tu as à dire.

– Déchiffrer les augures devient bien ardu lorsque les signes que les Esprits nous envoient sont contradictoires...

» Le premier présage est celui de la forme des taches de sang sur le sol. Elles sont devenues noires, et leurs formes irrégulières, peu harmonieuses, nous disent qu'Orhak n'a pas su attirer la protection des Esprits. De plus, la disposition des taches indique que l'insistance des prières inappropriées qu'elle a multipliées a pu froisser la susceptibilité des Esprits secondaires, surtout le totem des chèvres, puisque deux taches montrent des formes qui évoquent deux paires de cornes, noires comme la colère.

La Mère a fini sa phrase dans un souffle, prononçant à contrecœur les mots qui accablent la jeune chamane. Ces phrases font naître une clameur de satisfaction dans la petite foule qui devrait pourtant garder le silence.

Orhak avait fermé les yeux pour accueillir l'augure, et sa poitrine s'est serrée en l'entendant prononcé. Après un long

temps de silence emplis du sourd tumulte de la foule, la Mère des oracles poursuit :

– Le second présage, celui qui nous vient du cœur de l'organe, apporte davantage de nuances. Des nuances si subtiles que je peine à les dire avec des mots. Mais je crois que l'esprit de la chèvre qui a donné son foie nous explique que, si les prières d'Orhak ont pu irriter les Esprits secondaires, c'est surtout la désinvolture de beaucoup de celles et ceux qui sont chargés du soin du bétail qui a provoqué la colère de l'Esprit du causse, qui domine tous les autres, car beaucoup ont négligé leur besogne.

Cette fois, c'est une clameur indignée, plus sonore, qui accueille ses mots. Le groupe responsable du travail sur les bêtes est le plus nombreux du clan après celui des cultivateurs, et voilà que les oracles mettent sa besogne en cause... Le tumulte devient tel que le Père du clan doit frapper trois fois dans ses mains pour rappeler le bon usage et rétablir le silence qui sied au partage des augures.

– Et le vol des oiseaux, demande-t-il, la danse des nuages, que nous ont-ils raconté cette fois ?

La profonde inspiration que prend la Mère avant de répondre gonfle sa vieille poitrine et redresse son corps nu rayé de coulures de sang qui se craquellent.

Orhak, déjà initiée aux rudiments de la lecture des présages, pressent que le vol des oiseaux a tracé des signes plus positifs pour elle que les augures précédents. Elle comprend que la Mère a débuté son discours par ce qui lui est le plus défavorable, en inversant volontairement l'ordre des présages pour pouvoir terminer par ce qui était meilleur pour elle. Elle

devine alors que l'opinion de la Mère est déjà arrêtée, et qu'elle est bonne pour elle.

Elle sait aussi que ce présage favorable pour elle a toutes les chances d'être mal accueilli, puisque, la dédouanant en partie, il renforcera la mise en cause de tous ceux qui sont chargés des soins aux troupeaux.

Dès ce moment, même si Orhak sait que la décision finale échappera à la Mère pour revenir au Père du clan, quelque chose se dénoue dans sa poitrine.

À ce moment, son regard croise celui de trois enfants qui demeurent inséparables en toute occasion et qui la fixent intensément. Elle les connaît bien, ceux-là ; elle sait qu'ils sont en train de prier pour elle. Ils se tiennent par la main, se donnent du courage alors qu'ils tremblent pour son sort. Orhak leur sourit. Quoi qu'il advienne maintenant, elle sait qu'elle conserve les faveurs de la Mère qui se lance dans l'interprétation du troisième présage :

– Vous avez tous vu que le vol des vautours est arrivé par l'est, qu'il nous a survolés avant de bifurquer et de disparaître à l'horizon, vers le sud.

» En envoyant ces oiseaux dans notre ciel juste au moment de la cérémonie, les Puissances nous ont montré qu'elles acceptaient de nous offrir un présage. Et le fait que le vol est passé juste au-dessus de nous indique que ce présage répondait bien à la question qui nous préoccupe. De plus, les Esprits nous ont envoyé des vautours fauves, pas des alouettes ni même des éperviers, mais bien les plus puissants des oiseaux qui volent dans le ciel. Cela indique que le présage est fort, qu'il est digne de confiance. »

On hoche la tête dans l'assistance. Cela semble juste. Si Orhak hoche elle aussi, c'est surtout pour saluer l'habileté de la Mère qui veut donner du poids à ce présage alors qu'elle poursuit d'une voix ferme :

– Le vol est arrivé par l'est, où le soleil se lève, où le jour commence, où tout commence. Peut-être certains de vous ont-ils remarqué que, pendant cette partie du vol, le vent qui poussait les nuages arrivait en travers de la trajectoire des vautours, presque de face, ce qui contrariait leur vol, qui était assez lent. Puis ils nous ont survolés, et ce moment représente le présent, le moment où nous sommes, aujourd'hui même. Cela nous dit que ce qu'il y avait avant, le passé donc, était porteur de forces défavorables, comme l'était le vent pour le vol des vautours.

On hoche encore dans l'assistance, et un murmure agite un instant le groupe réuni. Ça oui, les troupeaux ont connu une période défavorable ces dernières années. C'est une évidence qui désole chacun, et Orhak admire encore l'habileté de la Mère pour acquérir l'adhésion du clan par des prémices que personne ne pourrait contredire.

– Après que les vautours nous ont survolés, le signe que les augures nous ont envoyé lorsque le vol a bifurqué vers le sud représente l'avenir, ce qui adviendra. En filant vers le sud, le vol a choisi la direction la plus favorable. C'est du sud que vient la lumière, et donc la vie, c'est la direction la plus positive, vers laquelle on oriente l'ouverture des maisons et des bergeries.

» À partir de ce moment, les vautours allaient dans le même sens que les nuages poussés par le vent qu'ils avaient

maintenant dans le dos, ce qui leur était très bénéfique, et ils ont avancé beaucoup plus vite.

» Cela signifie que si, l'année passée, nos troupeaux ont subi des forces contraires portées par des Puissances néfastes leur avenir va connaître des conditions meilleures, car les Esprits vont enfin favoriser ce qu'ils ont contrarié depuis des saisons.

» Voilà ce que je peux dire du vol des oiseaux, Père du clan. »

Cette fois, il n'y a aucun murmure pour troubler le silence lorsque la Mère se tait après cette touche d'espoir. Mais c'est au Père du clan de tirer les conclusions de la cérémonie des augures. C'est lui qui doit trancher, traduire les oracles en décisions pratiques. Si la tradition veut que le conseil des anciens soit consulté, c'est du seul jugement du Père que dépend la décision finale.

– Merci pour tes paroles, Mère des oracles. Mais nous devons nous prononcer sur le cas d'Orhak, tu n'en as rien dit. Est-il raisonnable de lui laisser la charge de gardienne des troupeaux? Ou doit-on l'en démettre? Que disent les oracles à ce sujet? Comment l'interprètes-tu?

– Les oracles n'ont rien dit qui concerne directement Orhak... Mais je vais formuler autrement ce que j'ai déjà dit pour que ce soit plus clair. L'oracle des taches de sang annonce la responsabilité de la gardienne de la fertilité des troupeaux dans la colère des Esprits secondaires contre le clan, celui des chèvres en particulier.

» Mais l'oracle du foie nuance cette condamnation, car il dit que ce sont les manquements de toute une partie du clan qui ont provoqué l'agacement de l'esprit du cause, qui est le plus puissant de tous.

» Tu as raison, Père, de m'interroger de nouveau, car il y a quelque chose d'important que j'ai omis de préciser à propos du troisième oracle, quelque chose qui touche directement à la question que tu poses. Cet oracle est le seul qui nous parle du présent, et de l'avenir. Les autres nous parlaient du passé et des erreurs qui ont été commises. Celui-là nous annonce que le futur se présente sous de meilleurs auspices, qui seront favorables.

» Mais souvenez-vous de ce que nous avons vu dans le vol des vautours... Entre le passé néfaste, contre le vent, et le futur favorable, avec le vent, le vol n'a fait aucun changement de direction brusque, aucune brisure dans sa trajectoire, c'est au contraire une longue courbe régulière et sans rupture qui a mené le vol dans la direction favorable.

» Ceci n'est pas une interprétation, notre Père du clan, c'est simplement ce que nous avons tous vu que je rappelle. La décision t'appartient maintenant. »

Orhak a parfaitement conscience de profiter là d'une leçon magistrale d'art oratoire et de persuasion dont l'habileté la laisse pantoise.

– Pas de rupture, cela signifie qu'Orhak doit rester gardienne de la fertilité des troupeaux? demande le Père.

– Cela semble sensé, Père. Mais il n'y a rien dans l'augure des oiseaux qui nous parle directement du sort d'Orhak. Et l'inventer pour te plaire ou guider ton choix me rendrait indigne de demeurer Mère des oracles.

Le Père du clan a un hochement de tête, se lève, fait un signe aux conseillers qui se tenaient debout derrière lui et

qui le suivent vers la hutte des palabres pour en revenir après quelques instants seulement.

Les discussions ont été brèves.

– Ma décision est prise, lance le Père. Je vais la dire.

Orhak se campe sur ses jambes, le corps soudain raidi. Le vieil homme la fixe un long moment, puis prononce lentement, assez fort pour qu'on puisse l'entendre depuis les derniers rangs du cercle :

– La Mère a dit l'oracle, et je l'ai entendu. Le conseil des anciens a donné son avis. Je vais dire la sentence. Orhak, va chercher l'amulette de fertilité sur le reposoir et apporte-la-moi!

Alors qu'elle marche vers le petit autel où repose le talisman, le doute envahit la jeune chamane. Aurait-elle compris ce qu'elle voulait entendre dans les paroles de la Mère? Le Père aurait-il entendu autre chose? Elle s'efforce à garder un pas naturel, ce qui est parfait pour lui donner un air gauche qui tranche sur son allure habituellement si féline. Elle est soulagée de constater que sa main ne tremble pas lorsqu'elle saisit l'objet magique, mais son cœur tape fort dans sa poitrine. C'est peut-être la dernière fois qu'elle touche l'amulette de fertilité. Tandis qu'elle relève la tête, son regard glisse sur les jambes maculées de la Mère, remonte le long du corps nu qui a conservé sa posture hiératique et accroche le visage de la vieille chamane qui lui adresse un battement de cil, un seul.

Orhak s'en retourne vers le Père d'un pas devenu moins emprunté. Elle ne baisse pas ses yeux clairs, garde la nuque droite. Ses yeux ne cillent pas en glissant sur la petite foule silencieuse. Lorsqu'elle croise le regard des trois jeunes qui

l'observent, elle y devine l'espoir qui ferraille avec la crainte. Elle leur sourit, hoche lentement la tête. Tout va bien, dit le signe, et un même souffle vide les trois poitrines. Orhak sourit encore, mais pour elle cette fois. Les reconforter lui a donné de la force.

Elle avance vers le Père dans un silence d'airain. Quand elle va lui remettre l'amulette, il l'interrompt d'un geste de la main :

– Conserve-la, Orhak, prononce-t-il dans un murmure de réprobation de la foule.

» Le conseil des sages a entendu les oracles, et il t'accorde une année pour faire tes preuves. Une année entière... mais une année seulement pour que les troupeaux retrouvent vigueur et fertilité. »

Le Père prend alors entre ses mains celle de la chamane, qui serre le talisman d'os et de cuir.

– Réfléchis bien avant d'accepter, Orhak, car si tu devais échouer tu serais bannie à tout jamais du clan des hautes terres du milieu.

2025,

gorges du Tarn, spot de grimpe secret « Paul emploi ».

Jusque-là, la voie était dure, mais pas extrême, hormis le pas de bloc du début. Il te bouffe le gniac, celui-là : trois mouvs aussi aléatoires que violents pour surmonter un bombé aux prises foireuses sans un seul pied franc. Puis il y a un rétablissement finot à négocier avant de pouvoir mousquetonner le premier clou. Ensuite, t'as une bonne vingtaine de mètres de dévers à colonnettes de calcite bleue qu'il faut prendre en pince pour avancer sans traîner parce qu'il n'y a aucun repos. Dans cette section, où l'enchaînement des prises est complexe à lire à vue, il n'y a pas vraiment de movv sur-dur, mais aucun n'est facile. La progression est usante pour le mental comme pour les bras, car les clous sont très éloignés, protégeant seulement d'une chute au sol et exposant à des vols de plus en plus longs au fur et à mesure qu'on monte. Alors, tu serres fort les prises et les fesses, si bien que, quand t'arrives sous le grand toit de la fin, t'as les avant-bras comme des bouteilles de

Perrier et les jambes qui tremblent. C'est le cas pour Fanny, aujourd'hui.

Elle a enchaîné jusque-là. Sous le grand toit, elle a trouvé une position de moindre effort, inconfortable, mais qui permet de calmer un brin le tam-tam du palpitant et de décontracter un peu ses avant-bras en les agitant l'un après l'autre pour combattre la congestion lactique.

Elle est au taquet, elle le sent bien. Il y a trop longtemps qu'elle n'a pas grimpé à son niveau. À son ancien niveau, plutôt, car il a bien baissé depuis qu'elle bosse. Entre ses piges pour *Le Monde* qui mangent une bonne partie de son temps et l'encadrement de groupes de débutants qui équilibre son économie domestique grâce à son brevet d'État d'escalade, elle ne trouve plus le temps de grimper vraiment, pour elle. En salle, bien sûr, elle pourrait s'accorder une paire d'heures de temps en temps, mais elle n'aime pas les « prises en plastique », comme elle se plaît à médire pour emmerder ses potes BE qui font là la plupart de leurs sessions perso, désormais.

Son regard cherche les prises dans le grand toit calcaire qu'elle devra négocier si elle veut sortir la voie. Mais elles sont où, ces putains de prises ? Cette fois, s'il y en avait quelques-unes en plastique, comment qu'elle les serrerait sans faire la grimace, celles-là ! Mais elle ne voit que cette fissure filant jusqu'à la lèvre du toit qui se découpe sur le ciel, là-bas, à perpète, à quatre mètres peut-être. Celui-là, c'est un vrai toit, pour le coup. Aussi lisse, aussi vaste que le plafond de sa cuisine. Aucune prise visible, que du lisse. Seulement cette putain de fissure d'une douzaine de centimètres de large.

Elle pourra toujours essayer de coincer ses poings dedans, mais elle ne voit rien d'autre pour les pieds.

Elle baisse les yeux, oups... elle avale sa salive. Son regard suit la corde qui l'assure jusqu'au dernier clou qu'elle a mousquetonné, là-bas, bien trop loin sous ses pieds. Il est taré, Paul, le copain qui a équipé ce secteur encore secret. Il a fait exprès, ce con, de laisser la première partie du toit bien trop exposée, c'est son kif, ça, faire flipper son monde. Le prochain clou est au milieu du plafond, à deux mètres d'elle. Elle a beau chercher, elle ne voit pas la position de mousquetonnage, au cas où elle arriverait là-bas.

Elle a les chocottes, pour de vrai. Elle imagine la longueur du vol qu'elle va se manger quand elle tombera... Douze mètres? Peut-être quinze... Des frissons lui titillent la nuque. Parce qu'elle va le prendre, ce vol immense, elle le sait. Elle est trop daubée pour franchir l'obstacle. Pourtant, si elle parvenait au clou, si elle arrivait à le mousquetonner par miracle, elle éviterait la chute majuscule qui la panique, et elle pourrait se faire descendre en moulinette, tranquille. Elle doit essayer.

En bas, sur le plancher des vaches, Éloïse qui l'assure a pigé qu'il y a du vol dans l'air. Elle estime la trajectoire de la chute. Une longue chute, bien flippante, surtout si Fanny tombe avec le mou du mousquetonnage à la main, ce qui est fort possible, vu l'endroit où est placé le clou qu'elle distingue. Par bonheur, si Paul qui a équipé la voie cet hiver a terriblement espacé les points d'assurance, il a utilisé des broches scellées qui supporteraient une locomotive à vapeur et ses wagons. Bon, quand Fanny tombera, elle l'assurera

super dynamique pour éviter le contact avec la paroi déversante.

– Je suis avec toi, Fanny, elle lance d’une voix tranquille pour rassurer sa pote, pour qu’elle sache qu’elle est attentive dans son assurage.

C’est aussi une façon de la pousser à s’engager dans le toit. Si elle reste trop longtemps dans sa position « de moindre effort », ces efforts, même *moindres*, finiront par grignoter l’énergie qui lui reste.

– Oki, j’y vais. Gaffe, je risque de voler, j’ai plus de jus...

Élo sourit. « Je risque de voler »... Tu parles, quel euphémisme. Elle a bien vu comme ses guiboles faisaient la machine à coudre avant qu’elle trouve ce coincement de genou entre deux colonnettes qui lui ont sauvé la mise. Il est clair que Fanny a grillé trop de jus pour avoir sa chance dans un toit aussi lisse.

Là-haut, Fanny se botte le cul, regarde le point qui la sauverait, le désert qui l’en sépare. Merde, c’est plus de l’escalade engagée, là, c’est carrément flippant ! Elle explose.

– Mais putain ! il est con, ce mec ! Quel abruti ! Ça lui aurait troué le cul de mettre un point pour protéger le toit ?

Fanny a crié sa colère et sa trouille pour finir, et ça lui a fait du bien. Une dernière décontraction de bras, un plongeon dans le sac à pof, et elle s’engage. Sa main cherche une préhension commode dans la fissure, n’en trouve aucune. Elle s’énerve, doit se résoudre à un coincement de poing aléatoire entre les lèvres de la faille avant de monter un pied en adhérence sur un crépi illusoire. Le pied tient par miracle sur des gratons infimes, elle lance l’autre main aussi

loin que possible dans la fissure, ne perd pas d'énergie à chercher une prise cette fois, coince directement le poing serré dans une étroiture. Maintenant, elle peut monter l'autre pied, le coincer lui aussi dans cette foutue fissure. Avec la gomme qui enrobe sa pointe, le chausson tient mieux que ses mains, finalement. Encore un mouv' en coincement de poings et de pieds, et elle arrive à hauteur du clou au triple taquet. Elle ne voit pas de position de mousquetonnage. Elle ne tiendra pas bien longtemps, accrochée à la roche horizontale. Elle croit que tout est perdu quand son regard accroche quelque chose. Dans l'ombre de la fissure, un vague rectangle plus sombre, tout près de son poing. L'espoir ferait battre son cœur plus vite, s'il pouvait battre plus vite. Oui, c'est bien une prise en boîte à lettres. Dès qu'elle la voit vraiment, elle comprend que c'est elle, la clé du mousquetonnage. Elle sait qu'elle est bonne.

Elle sait aussi qu'elle est à bout de force, il faut qu'elle fasse vite. Sa main droite saute vers la prise, entre dans la boîte à lettres. Yèèèè! c'est un bon plat! Presque un baquet. La meilleure prise qu'elle ait touchée depuis le début de la voie: un plat qui penche légèrement dans le bon sens. L'espoir de parvenir à mousquetonner naît dans sa tête. Il faut faire vite: sa main ne tiendra pas longtemps la bonne prise, les muscles sont à bout, les avant-bras trop daubés, les doigts vont s'ouvrir, elle le sait, c'est une affaire de secondes. La main gauche saute vers un portant du baudrier, saisit une *paire* dont Fanny parvient à accrocher un mousqueton à la broche. Il reste à tirer la corde, à la passer dans l'autre mousqueton. Elle souffle un grand coup, saisit la corde, commence à

tirer le mou qu'Éloïse, attentive, vient de lâcher. Putain, comme ils sont lourds pour ses muscles épuisés, ces trente mètres de corde qui la séparent de sa copine. Elle peine à les tracter, ces kilos de nylon qui frottent dans les dégaines. Elle force, s'énerve, essaie de tirer par à-coups brusques pour faire venir le mou dont elle a besoin. Sa main tremble, serre la corde, approche du mousqueton. Encore un à-coup et ce sera bon.

Elle y met toute l'énergie que sa panique lui insuffle, car elle sent que les doigts qui tiennent la prise commencent à s'ouvrir. À ce moment, dans le frémissement qui parcourt son corps, le pied gauche glisse, zippe hors de la fissure.

En bas, dès qu'Éloïse a vu la jambe zipper, elle a compris que la chute était certaine. Pourtant, le corps de Fanny tient encore une seconde comme en lévitation, seulement sur la bonne prise de main et l'unique pied coincé dans la fissure. Puis la main de Fanny lâche la prise en boîte à lettres. Elle chute. Comble de poisse, le pied gauche reste bloqué dans la fissure par son enrobage de gomme. Ça dure juste une fraction de seconde, mais ça suffit pour déséquilibrer son corps. Fanny entame sa chute, tête la première.

Passé le frisson d'effroi qui la traverse quand elle se sent partir à la renverse, un réflexe lui fait saisir le brin de corde noué à son baudrier. C'est ce qui la fera revenir à l'endroit, à un moment ou un autre. Elle vole littéralement dans les airs pendant plus de quinze mètres, le corps décrivant un soleil. En fin de vol, Éloïse ne résiste pas, elle avance de trois pas sous le choc pour amortir la chute. La seconde suivante, Fanny se balance dans son baudrier à trois mètres du sol,

suspendue bien loin de la paroi déversante, à bout de souffle et le cœur à cent à l'heure.

*

Pour passer ses nerfs et sa trouille, Fanny a longuement pourri Paul de punchlines assassines qu'elle a crachées en fusillant du regard la voie qu'il a équipée en kamikaze. Dans sa diatribe rageuse, il fut question d'excès pathologique de testostérone, de masculinité toxique, de la taille des organes, et du bon usage des sécateurs pour le bien de l'humanité grimpanche. C'était bien enrobé, rythmé, presque un slam bien senti. Puis les deux filles ont éclaté de rire des accès de colère qui rendaient Fanny rageuse. Elles savent bien qu'en butant dans une voie dure sur un grand vol, le dépit et la trouille forment volontiers un mélange explosif de rogne et d'adrénaline. Ça les fait rire. Elles aiment rire ensemble. Elles sont complices depuis l'école élémentaire, se sont suivies au collège de Millau, sont restées unies dans les remous de l'âge du lycée, et ne se sont pas perdues de vue tout au long de leurs années fac de lettres toulousaines joyeusement baignées de Tariquet, comme de juste. Et leurs destins sont restés liés quand elles ont choisi de revenir au pays une fois leurs diplômes en poche, en bonnes filles du causse amoureuses du karst et de ses mystères.

Les propositions spontanées de piges que Fanny, boostée par la brillante réussite de son master de philo, a envoyées au *Monde* sans douter de rien ont coïncidé avec la défection de leur correspondant Sud-Aveyron – Cévennes – Lozère, et ses premiers papiers d'essai ont paru très vite.

Presque au même moment, master d'histoire de l'art option médiation culturelle en poche, Éloïse est allée frapper à la porte de l'aven qui partage son nom, l'aven Armand. Comme convenu l'année précédente avec la directrice lorsque Eloïse avait choisi cette option, elle y a été embauchée le mois suivant ; en tant qu'extra pour commencer, puis en CDI dès la première défection d'un titulaire de l'équipe de guides.

– Au fait, lance Éloïse dans le silence ponctué du *crunch-crunch* des biscuits 4S à la pomme qu'on grignote, tu te souviens des carnets de bord de mon grand-oncle Louis ?

– Pour que je les oublie, faudrait une ablation de la cervelle. Les carnets de Louis Armand ! Toute une collection où il notait tout, jour après jour... Avec le papier que je dois pondre...

– T'as raison, y a peut-être des pépites là-dedans. De quoi exciter ton n+1.

Fanny attrape un air outré, ascendant dégoûté :

– Pfff, sérieux, t'es ouf ma copine. Laisse sa libido tranquille, à celui-là... Mais, sérieux, t'as commencé à les lire, ces carnets ?

– Pas eu le temps depuis l'autre jour. La saison explose à l'aven. Avec les trajets, je suis à la ramasse. Mais j'avais feuilleté ici et là, le jour où je suis tombée sur les carnets, et j'ai vu que Louis notait en détail la préparation des expés avec Martel, et les explorations elles-mêmes quand il en était. Et franchement, c'est du jamais lu. Personne savait qu'il tenait un journal. Enfin... personne de vivant en tout cas. Et je ne suis jamais tombée sur quoi que ce soit qui en parle, même en épluchant toutes les publis quand j'ai fait

mon mémoire sur lui. Même les articles où le nom de Louis Armand est planqué dans une note de bas de page.

– Dingue, cette histoire. Ils étaient posés dans la cave, comme ça?...

– Yes, je les ai trouvés dans une cagette, sous une pile de vieux journaux, chez ma grand-tante, quand j'ai dû vider sa maison, après sa mort. Ça a été la maison de Louis, avant. Je sais pas qui les avait remisés là, à l'époque, peut-être Irma, sa femme, ou un de ceux qui ont vécu là après sa mort. En tout cas, personne n'y avait touché. Y avait des journaux empilés dessus, des *Midi Libre* des années quarante jusqu'aux années soixante-dix...

– Les années soixante-dix... répète Fanny, songeuse. Mon père m'en parle souvent. C'est pas si vieux, en fait, ces histoires.

– Mouais, mais je peux te dire que, quand tu feuillettes ces journaux, tu vois bien que c'est pas d'hier quand même...

– En tout cas, l'été va filer vite... Et mon papier est prévu pour le mag d'octobre. Tu pourras me les donner au fur et à mesure, quand tu les auras lus?

– Nan... j'aurai pas le temps d'y toucher avant la saint-glinglin. Je te les passerai tous d'un coup, dès que je peux. Moi, je les lirai plus tard, peinarde, cet hiver.

– Génial. Mais au fait... Ludo? Tu le vois?

Un long soupir file entre les lèvres d'Éloïse :

– Ludo?

Elle hésite, hausse les épaules :

– Ludo... il fouille.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

VÉRONIQUE SIAU
CABINET TRAVERSES – MILLAU

CHRISTEL CARUSO
AVEN ARMAND – MONTPELLIER-LE-VIEUX SA

PHOTO DE COUVERTURE
© AVEN ARMAND PHOTO MODIFIÉE AVEC L'IA

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2026